dit-on, s'apprête à publier un *Paroissien catholique*, dont l'usage sera utile partout, même à Coppermine, à cause des grandes ressemblances entre les dialectes esquimaux. De son côté, le R. P. DELALANDE va se mesurer avec une traduction de la Passion en langue esquimaude. Le grand point noir reste le manque de ressources. Coppermine est si loin de toute voie de communication que tout y revient à des prix inabordables.

Vicariat du Yukon.

La ville de Dawson.

La ville de Dawson, dans le Yukon, est la seule du Canada où il n'y ait pas de chômage, d'après le rapport de G. A. Yardley, inspecteur de douanes, qui a fait sa tournée annuelle dans le Yukon. Les récentes activités dans les nouvelles carrières aurifères ont procuré du travail à tout le monde, dit M. Yardley, qui prédit d'autres activités au Yukon. On dépense des fonds librement, et les nouvelles découvertes d'or font naître l'optimisme. Les importations de marchandises dans le territoire cette année ont été de 800 tonnes de plus que l'an dernier, et en cette dernière année elles ont dépassé de 500 tonnes celles de 1931.

M. Yardley prédit pour cette année une augmentation dans la production d'or de 350.000 à 400.000 dollars relativement à l'an dernier.

(*Action Catholique*, Québec, 30 août 1933.)

Vicariat du Keewatin.

Mort de Mgr Ovide Charlebois.

Nous apprenons en même temps que Mgr CHARLEBOIS, à la suite d'une congestion pulmonaire contractée par un mauvais rhume pris dans une tournée pastorale, avait dû entrer à l'hôpital de Le Pas, le 6 octobre dernier

(ceci par les journaux) et qu'il était mort le 20 novembre (cette seconde nouvelle par télégramme).

Mgr Ovide CHARLEBOIS est né le 12 février 1862 à Oka (comté des Deux Montagnes), au diocèse de Montréal, d'une famille profondément chrétienne, comme il y en a tant au Canada. Quatre de ses frères sont prêtres ; le premier Guillaume (1864) a été supérieur du Scolasticat d'Ottawa, Provincial de l'importante Province de l'Est du Canada, puis maître des novices ; il est aujourd'hui supérieur du Juniorat de Chambly ; le second, Oblat de Marie Immaculée, Charles, est depuis de longues années l'âme de l'Association d'Education canadienne-française d'Ottawa et le fut longtemps du journal quotidien en langue française d'Ottawa, le *Droit* ; deux autres sont prêtres séculiers, Jean et Emmanuel.

Le futur évêque de Bérénice entra le 14 août 1882 au Noviciat des Oblats de Marie Immaculée, prononça ses premiers vœux le 15 août de l'année suivante et fit son Oblation perpétuelle le 15 août 1884 à Maniwaki. Ses études philosophiques et théologiques terminées, il fut ordonné prêtre à Ottawa, le 17 juillet 1887, et envoyé aussitôt dans les Missions de la Saskatchewan, à Cumberland, sous la houlette de Mgr Albert PASCAL, Vicaire apostolique de la Saskatchewan, mais dans les premières années, sous celle du saint Mgr Vital GRANDIN, alors Vicaire apostolique de Saint-Albert.

On lui confiait le district du Cumberland ; sa résidence était à 208 km. de celle de son plus proche voisin et supérieur, le R. P. BONNALD ; il avait à desservir Le Pas (sa future résidence épiscopale), Pakitawagan, Fort Nelson et en général tous les Indiens disséminés le long de la rivière Churchill et dans son bassin fluvial. Ce sont les Missions, aujourd'hui si florissantes, de cet immense district, en y ajoutant Norway House et Cross Lake.

En 1900, il fut envoyé à la Mission du Lac Pélican, pour remplacer le R. P. BONNALD, en qualité de missionnaire d'un district au moins aussi étendu, mais plus au nord, et de supérieur des deux Missions de Cumberland et du Lac Caribou.

En 1903, il était appelé à la direction de l'importante école industrielle de Duck Lake, près de Prince-Albert. Son départ fut un vrai deuil pour ses compagnons d'apostolat, tellement son zèle et sa bonté lui avaient gagné les cœurs.

Sept ans après, par décret du 29 août 1910, Sa Sainteté Pie X le nommait évêque de Bérénice et premier Vicaire apostolique du Keewatin, Vicariat nouveau et dont les deux districts jadis évangélisés par le nouvel Evêque formaient comme le noyau. Plus grand que la France dans sa superficie actuelle (il faut noter en effet qu'il a été amputé en 1915 de la Préfecture de la Baie d'Hudson), il compte 651.575 kmq.

En 1910, ce territoire comptait à peine 8.000 habitants : il y en a aujourd'hui 20.900. Les catholiques, presque tous Indiens, étaient 5.400 ; ils atteignent aujourd'hui le chiffre de 9.750 ; les Indiens catholiques étaient alors 4.880 contre 4.800 protestants et 3.400 païens (dont il faudrait défalquer les Esquimaux ; en fait, il n'y avait guère que 150 à 200 Indiens Peaux-Rouges dans le paganisme) ; aujourd'hui, on compte 7.850 Indiens catholiques (plus 317 métis, autrefois comptés dans le total de 4.880) et 80 païens seulement ; le reste est protestant, dans une mesure difficile à déterminer, mais en diminution sensible sur le chiffre de 1910, à peine 2.000, croyons-nous.

On comptait alors 12 prêtres, 5 Frères et 12 Sœurs : en 1932, il y avait 32 prêtres, 25 Frères et 56 Sœurs.

De 9 stations principales, les missionnaires desservaient 19 stations secondaires ; il y a désormais 19 stations principales, dont 2 paroisses constituées. Au lieu de 3 écoles, on en trouve 9 actuellement, avec 715 enfants au lieu de 98. Un hôpital a été fondé à Le Pas, celui-là même où Mgr Charlebois est venu mourir...

En 1910, on enregistrait 250 baptêmes, dont douze d'adultes ; en 1932, 532 baptêmes, dont 95 d'adultes. Les communions sont passées de 9.900 à 87.203.

Un Scolasticat a été érigé sur le territoire du Vicariat, chose rare, surtout pour le Nord-Ouest canadien ; il

compte chaque année une dizaine de jeunes étudiants en Théologie.

Le Keewatin, quoique de latitude moins septentrionale que le Mackenzie, est une contrée aussi pénible à visiter ; les distances y sont fort grandes, les froids rigoureux, la population clairsemée. En revenant évêque dans ce district de Cumberland où il avait fait ses premières courses apostoliques, Mgr Charlebois savait qu'il se condamnait à reprendre, à 48 ans, le canot en été, la traîne à chiens en hiver. Et il le fit consciencieusement et joyeusement.

Consciencieusement : c'est un trait de famille. Il prenait au sérieux ses graves responsabilités. Ames de ses chers Indiens, âmes sacerdotales de ses missionnaires, il portait toujours le souci des unes et des autres. Nulle peine ne l'arrêtait lorsqu'il s'agissait de remplir son devoir de pasteur et de père. Que de fois on l'a vu, prenant sa large part du rude labeur des voyages, portant lui-même des bagages et son canot d'écorce aux portages des rivières, comptant en un mot pour rien sa fatigue et ses infirmités, quand elles vinrent, à la longue...

Joyeusement : il était d'une simplicité exquise et d'une bonne humeur charmante. Missionnaire dans l'âme, il avait ce don d'opposer à la misère des jours le front serein de la gaîté franche et aimable du prêtre catholique, qui sait ce qu'est le repos en Dieu, l'abandon à la divine Providence. Les protestants qui vont dans le grand Nord à la recherche âpre de l'or ou du radium s'étonnent volontiers de voir le missionnaire toujours aussi souriant : Mgr Charlebois prêchait ainsi la paix communicative du dévouement et du don de soi.

L'année dernière, se sentant faiblir et voulant assurer à ses enfants des neiges et des lacs un autre lui-même, un Elisée, il demanda au Saint-Père la faveur de pouvoir consacrer avant de mourir celui que, depuis sa nomination à Duck Lake, il avait eu comme collaborateur et confident : son neveu, le R. P. Martin Lajeunesse, qu'il avait eu le bonheur de faire prêtre en la chapelle du Collège de l'Assomption, si cher à son cœur, et qu'il

eut la joie de sacrer en cette même chapelle, treize ans plus tard, évêque de Bonusta et coadjuteur... Nous avons parlé de cette nomination et de ce sacre, pages 447-449

Vingt-trois ans de vie missionnaire et vingt-trois ans d'épiscopat, tel est le bilan matériel de cette vie si bien remplie : mais deux chiffres ne peuvent pas tout dire ; ce que nous voudrions savoir de plus, il faudrait aller le demander à ceux que Mgr Ovide CHARLEBOIS a tant aimés et dont dernièrement encore il plaidait la cause avec tant de cœur, ses chers Indiens, auxquels il a pratiquement consacré ses quarante-six ans d'apostolat.

Mort du R. P. Salluste Dumais.

Le R. P. Salluste DUMAIS, missionnaire depuis peu de temps au Lac Caribou, s'est noyé dans le Lac, le 7 septembre dernier, en voulant porter secours au Frère Urbain DROUIN.

Il n'avait que 28 ans et était prêtre depuis trois ans.

Ce fut une des dernières douleurs de Mgr CHARLEBOIS, dont l'épiscopat fut marqué par tant d'épreuves. Le jeune Père, en effet, sortait de ce Scolasticat de Beauval, situé dans le Vicariat et qui a fourni déjà un certain nombre de vaillants missionnaires au Keewatin.

Citons à ce propos les deux lettres qui annonçaient le malheur au vieil évêque ; l'une est du directeur de la Mission ; l'autre est du Frère lui-même.

Mission Saint-Pierre, 8 septembre 1933.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

J'ai la douleur de vous annoncer la très triste nouvelle, que le bon Dieu vient d'appeler à lui notre bien cher Père Salluste DUMAIS.

En allant à notre endroit de pêche avec le cher Frère DROUIN, leur canot a chaviré. Tous les deux, le Rév. Père DUMAIS et le Frère DROUIN sont tombés dans l'eau et seul le dernier a pu se sauver. Le Frère DROUIN vous donnera les détails de ce pénible accident.

C'est la deuxième fois que notre chère Mission Saint-

Pierre a été éprouvée d'un pareil malheur. Un Frère convers et un Père reposeront côte à côte dans la terre bénite de notre petit cimetière.

Ma peine et ma tristesse sont bien grandes. Dans le cher disparu, je perds, non seulement un compagnon dévoué et zélé, mais un vrai ami et frère. Sa mort prématurée me jette dans un deuil comme je n'en ai jamais éprouvé de ma vie. Je comptais sur le cher défunt pour être mon bâton de vieillesse et voilà que le bon Dieu en a jugé autrement. Il ne me reste pas autre chose à faire que de prononcer mon acte de résignation. « *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* » J'ai la douce confiance que le bon Dieu l'a déjà récompensé pour les sacrifices qu'il a réalisés dans sa carrière relativement courte de missionnaire.

Votre cœur de père est sans doute bien affligé de cette triste nouvelle. En lui, le cher Vicariat du Keewatin perd un missionnaire plein d'espoir pour l'avenir et un homme comme on n'en trouve que rarement. Avec lui, de très bons talents descendent au tombeau. Que la volonté de Dieu soit faite !

D'autre part, votre cœur affligé par la mort subite de notre cher défunt, l'est encore davantage de me savoir seul prêtre au Lac Caribou. Sans doute, le sacrifice est très grand pour moi, mais je ne veux pas me plaindre. Avec résignation et courage, je veux porter ma croix, jusqu'à ce qu'il plaise à la divine Providence de combler le vide fait par la disparition du cher Père Dumais. Priez encore davantage pour moi, comme je veux le faire pour vous, afin que Dieu me donne la force et le courage de supporter religieusement cette grande épreuve. De cette sorte, la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes sortiront de ce que nous appelons, dans le langage humain, malheurs et accidents.

Sachant que vous priez beaucoup pour moi, cela me consolera et me donnera le courage nécessaire pour continuer plus que jamais à faire l'œuvre de Dieu au Lac Caribou, jusqu'à l'appel suprême de Dieu.

J.-L. Egenolf, *O. M. I.*

Lettre du F. C. Urbain Drouin, O. M. I.

Lac Caribou, le 8 septembre 1933.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le R. P. EGENOLF me prie de vous donner moi-même quelques détails sur la tragédie qui fut funeste à notre très aimé Père DUMAIS. C'est encore sous l'impression de sa brusque disparition et de la fatigue de mon sauvetage inespéré que je vous trace ces mots, car humainement parlant j'aurais dû couler avant lui ; n'ayant jamais été à l'eau, j'aurais dû perdre tout contrôle, mais le bon Dieu en a disposé tout autrement ; que sa sainte volonté soit faite !

Donc nous étions partis hier matin à 9 heures pour notre place de pêche appelée la Grande Baie, à une douzaine de milles d'ici, avec quelques bagages en vue de rendre la cabane un peu habitable, mais le canot était très mal chargé, voilà la cause du naufrage.

Il faisait presque calme, et les trois premières heures, tout alla bien. Le Père DUMAIS parlait et chantait tout le long du chemin, comme il faisait toujours. Vers midi nous avions fait les trois quarts du chemin sans encombre. quoique le Père faisait remarquer que le canot balançait beaucoup.

Une fois je lui dis : « Il faudrait refaire la charge. » Il répondit : « Allons, nous la referons si le vent monte. »

Alors, sur le coup de midi, sentant la faim, nous fîmes le feu pendant qu'il récitait ses premières Vêpres de la Nativité, et contre son habitude, il mangea beaucoup de pimikan avec de la mélasse. En rembarquant je lui fis remarquer que le vent était monté un peu, mais il trouva que nous étions dans une trop mauvaise place pour recharger ; il y avait une belle plage de sable proche.

Sept ou huit minutes après notre départ du feu, il me dit qu'il y avait beaucoup d'eau à ses pieds ; je regardai à ma place, il n'y avait rien. Je n'ai pas pensé grand'-chose, je lui dis tout simplement que nous avions peut-

être percé la toile sur les roches, mais en me tournant je vois avec terreur que, dans notre balancement, les vagues entraient tout entières dans le canot, et aussitôt il me crie : « Aidez-moi à pointer le canot à terre, il s'emplit ! Ramez de toutes vos forces ! »

Nous étions à une vingtaine de verges du rivage ; il ne ventait pas très fort, mais le vent venait du grand large. Malgré tous mes efforts, le canot tourna tranquillement, mais aussitôt tourné, l'arrière sombra et le Père sauta sur le milieu de la charge. Me sentant renversé en arrière, je me tournai en me soulevant et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, j'aperçus derrière moi le Père, qui se jeta à l'eau ; aussitôt, le canot chavira et vraisemblablement c'est alors que je sautai moi-même, puisque je tombai debout, l'aviron en main et casquette sèche sur la tête.

Aussitôt je griffai la voile de l'autre main libre et je criai au Père, que je voyais déjà remonté sur le canot retourné, de me prendre : il me dit d'essayer de monter à mon tour, j'essayai à plusieurs reprises, tout en faisant des actes de résignation ; je réussis enfin à m'approcher du canot : « Plus en arrière », dit-il. Je réussis encore, et lâchant la voile, je pus mettre une main sur la quille ; et me collant contre le canot, je passai l'autre main avec l'aviron et montai à cheval sur le canot. Je n'étais pas plutôt monté que j'aperçois le Père se rejeter à l'eau assez loin du canot et nager des bras vers la terre, mais il disparut bientôt.

Quand il reparut, je lui criai de prendre un gros ballot flottant, mais ses doigts refusaient et il disparut encore. Quand il reparut encore, je lui criai de prendre un gros paquet de baguettes tout près de lui, mais il ne le put et coula de nouveau ; il revint encore une fois, mais cette fois-ci, je dis : « Revenez sur le canot, arrive que pourra ! »

Mais apparemment il ne comprit rien, envoya ses bras au hasard, poussa un gros cri et disparut pour toujours...

Les crampes en avaient eu raison, ce n'était que quinze

à vingt minutes après un gros repas. Pourquoi avait-il sauté ? Apparemment pour aller se déshabiller au rivage tout proche et revenir me chercher, me voyant assez bien installé sur le canot. Que le bon Dieu l'en récompense !

Je vis alors avec horreur que le vent montait encore quelque peu et ce canot renversé restait toujours à niveau, laissant passer les vagues qui menaçaient de me renverser à tout instant ; si le rivage d'à côté était assez proche, celui d'en arrière ne l'était pas autant, et comme le canot pointait dans le vent, il ne reculait pas vite.

Tout à coup je me vis entre deux grosses roches pointues, alors j'essayai de me servir de mon aviron d'une main pour décrocher le canot ; j'étais obligé de me tenir de l'autre et de me soulever à chaque vague pour ne pas être renversé ; je m'accrochai ainsi une dizaine de fois et après avoir repris un peu haleine, je recommençai à travailler pour décrocher le canot. Deux fois j'essayai de descendre pour marcher dans trois pieds d'eau, mais mes jambes ployaient ; je ne pus réussir que dans un pied et demi : j'avais lutté une heure.

Alors je marchai vers un camp montagnais à proximité pour me changer et les avertir. Ils trouvèrent le corps aussitôt. Le pauvre Père EGENOLF ne fut pas trop étonné, connaissant l'audace du jeune Père, mais la pensée que cela aurait pu être évité assez facilement, augmente nos regrets.

Nous l'enterrerons demain matin. M. Lapensée est en train de faire le cercueil avec des planches sciées par ce regretté Père DUMAIS. Il est mort avec tous ses scapulaires. Prions bien pour lui, et puissiez-vous lui trouver assez vite un remplaçant, car le Père EGENOLF en a bien besoin. Ayez pitié de nous, Monseigneur, et croyez à mon affection en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Urbain DROUIN, *O. M. I.*

S. E. Mgr Lajeunesse, dans sa ville épiscopale.

Samedi le 15 juillet, dès les sept heures du matin, les voitures automobiles s'alignaient nombreuses près du quai de la gare ; la population catholique mêlée à la non catholique se massait pour faire une ovation à S. E. Mgr Lajeunesse, coadjuteur « *cum futura successione* » de S. E. Mgr Charlebois, Vicaire apostolique du Keewatin.

Après deux mois d'absence, le Père Lajeunesse nous revient Seigneur de l'Eglise, revêtu du caractère épiscopal. Tout le monde salue, tout le monde s'empresse de baiser le nouvel anneau épiscopal. Les cœurs sont à la joie ; on se réjouit, on s'incline devant le nouvel évêque. La petite ville épiscopale est en liesse. Les drapeaux et mille autres tentures et décorations enveloppent les édifices religieux : église cathédrale, évêché, école séparée, couvent, salle paroissiale et hôpital. Tout est prêt ; tout frémit de joie sous les souffles de la brise légère. La nature se met de la fête ; il fait une température idéale.

Dès sa descente du wagon, Son Excellence multiplie poignées de mains et salutations. Et accompagnée de plusieurs membres du clergé, elle se rend à l'évêché ; les automobiles s'ébranlent processionnellement.

Mgr Charlebois, entouré de ses frères coadjuteurs, ouvre bien larges ses bras pour souhaiter la bienvenue à son élu et successeur. Il contemple le couronnement de sa longue carrière apostolique.

La population catholique se hâte vers la cathédrale ; on se gardera bien de ne pas assister à la première messe dans la cathédrale. Et on se presse partout dans l'église. Le prélat arrive accompagné du curé et du vicaire de la cathédrale ; durant sa messe, deux missionnaires du Nord célèbrent aux autels latéraux et la chorale de l'école séparée au grand complet y va de son chant le plus joyeux et le plus pieux. Nombreuses sont les communions distribuées par le Pontife lui-même. Après

la messe, Son Excellence, accompagnée du clergé, est reçue par les Sœurs de la Présentation. Mgr CHARLEBOIS rehausse de sa présence cette réception.

Le soir, c'est aux Sœurs Grises de l'hôpital de recevoir le nouvel évêque et de donner le banquet à tous les membres du clergé.

Messe pontificale.

Dimanche, le 16, est encore jour de fête, de grande fête : c'est la messe pontificale. Toute la population est groupée entre la cathédrale et l'évêché pour assister et même prendre part à la procession. La fanfare est de la fête avec ses marches religieuses. Les clercs ouvrent la marche, suivis des fidèles. Et viennent les ministres sacrés ; et le nouveau Pontife paré de tous les ornements pontificaux ; et en dernier lieu, le patriarche, fondateur et Ordinaire de l'Eglise keewatinienne, Mgr CHARLEBOIS, drapé dans sa *Cappa Magna*.

On fait église comble ; même les non-catholiques se mêlent aux fidèles, les dignitaires de la ville sont là en personne ; le plus grand silence religieux règne ; on est tout oreilles pour saisir la lecture du document papal intronisant Mgr LAJEUNESSE avec droit à future succession de l'Eglise keewatinienne. Et les cérémonies se déroulent majestueusement : elle est belle, la sainte Eglise, dans ses pontifes et sa liturgie pontificale !

Immédiatement après la messe pontificale, le curé de la cathédrale, M. l'abbé G. Marchand, en termes les plus respectueux et les plus chauds, souhaite la bienvenue, offre au nom du clergé et de la population catholique ses vœux et hommages au nouvel évêque. Monseigneur LAJEUNESSE répond sur le même ton. Lui aussi, parle dans les deux langues. Quand il parle de son vénérable oncle, Mgr CHARLEBOIS, il touche la corde la plus sensible de son large cœur. Ce cœur bat à se rompre. L'émotion gagne tout le monde.

Les agapes se partagent à l'évêché. Au cours de l'après-midi, Mgr LAJEUNESSE a la condescendance de mul-

tiplier les réceptions privées ; ce qu'il fit le lendemain aussi. Le soir, on se rend de nouveau à la cathédrale pour le salut du Saint Sacrement ; de nouveau Monseigneur LAJEUNESSE officie, entouré des mêmes ministres sacrés et de sa même suite.

Réception civile.

Après la cérémonie religieuse, il y a grande réception civile à la salle Guy. Orchestre, chant, éloquence, nombreuses parures, foule, tout rivalise pour souhaiter la bienvenue à Mgr LAJEUNESSE, lui offrir ses hommages, ses respects et ses vœux les plus sincères. Cette réception est double ; on fête deux héros : Mgr LAJEUNESSE et Mgr CHARLEBOIS. Comme les orateurs aiment à le répéter, c'est aussi la fête de Mgr CHARLEBOIS ; c'est le couronnement de son œuvre.

Encore ici on a salle comble ; les non-catholiques sont peut-être plus nombreux. Il ne faut pas oublier que la population du Pas est en bonne majorité protestante. Les professionnels et les principaux hommes d'affaires tiennent à saluer le nouvel évêque.

Les héros de la fête occupent les fauteuils d'honneur sur la scène ; ils sont entourés des orateurs. Rolande Fréchette et Olive Lafontaine parlent au nom de l'école séparée, la première en français, la dernière en anglais. Ces adresses sont entrecoupées d'un chant d'occasion, petite cantate composée pour la circonstance. Le docteur Elliott, haut Commissaire du Manitoba, est le premier, au nom de la province et du premier ministre, à offrir ses félicitations et ses vœux au nouvel évêque. Ce discours, prononcé par un non-catholique, est une perle de délicatesse, de tact. L'émotion de l'orateur a su gagner tout l'auditoire. Il a dit bien haut que Mgr CHARLEBOIS était un des plus grands hommes de cette région, que son œuvre était immense ; il a formulé le vœu que le Coadjuteur marchât sur les traces de son prédécesseur et très digne oncle. M. le maire Neely se dit très honoré et très heureux d'offrir ses meilleurs vœux au nouvel

évêque, de travailler avec lui pour la plus grande paix de la ville et de la société.

M. l'avocat Ross est le représentant de la Chambre de Commerce ; lui aussi a le mot juste et la délicatesse pour offrir les félicitations et les hommages des hommes d'affaires au Coadjuteur de Mgr Charlebois.

Les catholiques de langue anglaise sont représentés par M. Purcelle, un des syndics de la paroisse et ceux de la langue française par M. de Trémaudan ; les deux savent mettre la note catholique dans leurs discours.

Ce fut une ovation quand Mgr Charlebois se leva pour prendre la parole. Son Excellence sait trouver des accents inaccoutumés pour exprimer sa joie et chanter son *Nunc dimittis*. Il brosse en lignes rapides son histoire et nous dit que c'est aussi l'histoire du nouvel évêque Mgr Lajeunesse, qui est son élu.

En dernier lieu, vient Mgr Lajeunesse qui ne peut exprimer toute sa reconnaissance. Son Excellence sait trouver le mot juste pour remercier tout le monde. Et son cœur se déverse largement et chaudement. Nous pouvons dire sans ambages que Le Pas a vécu des jours inoubliables, jours de joie profonde. Maintenant l'Eglise du Keewatin entre dans une nouvelle période de son histoire.

Première visite pastorale de S. E. Mgr Lajeunesse.

Le R. P. Victor Bleau, de Beauval, qui a accompagné S. E. Mgr Martin Lajeunesse durant tout le cours de sa visite pastorale, a bien voulu en faire un récit assez détaillé. Dans l'ensemble, ce récit est plutôt d'intérêt particulier, mais certains extraits pourront peut-être intéresser nos lecteurs.

26 juillet, 6 h., a. m., à Big River, Sask.

J'installe Son Excellence le moins mal possible au milieu du canot. Moi-même, je me poste à l'avant, et notre homme se mettant au moteur, nous poussons au large. Ici commence le monde inorganisé et la nature

à peu près vierge. Le lac est calme, et le soleil, déjà levé, jette un peu de gaieté sur ces rives plutôt sauvages.

Nous voguons depuis quelques minutes, quand un magnifique chevreuil apparaît là-bas, à l'orée du bois. Mon premier mouvement est de saisir le fusil et de faire feu sans pitié. Mais cela retardera notre marche, et puis ce serait payer bien mal ce gracieux animal de la gentillesse avec laquelle il semble venir souhaiter à Son Excellence la bienvenue dans ces parages. Nous nous contentons de l'approcher de très près, pendant que Son Excellence dispose sa camera et le photographie.

2 août : Départ de Beauval. Arrivée à l'Ile-à-la-Crosse, Sask.

Pendant le trajet de Beauval à l'Ile-à-la-Crosse, il semblerait à tout moment que nous tombons dans une embuscade d'ennemis mortels. Tantôt d'une maison, tantôt d'un canot, tantôt des broussailles de la rive, nous arrivent des coups de feu retentissants. Mais rassurez-vous. Ce ne sont là que les échos, je dirais, des explosions de joie et d'enthousiasme suscitées par le passage du « grand chef de la prière ».

A l'Ile-à-la-Crosse, nous attendait une réception splèndide, grandiose. Au sortir de la rivière Castor, nous nous engageons sur le lac La Crosse. Par une après-midi calme et ensoleillée, le coup d'œil y est vraiment pittoresque. Voyez-moi ces îles couronnées de verdures, que le mirage nous ferait croire suspendues au-dessus des flots, tels de gigantesques bouquets. Et ces caps, là-bas, très loin, qui semblent des bras géants s'abaissant vers le flot paisible dans une étreinte caressante...

Avançant toujours, nous allons doubler la *Grosse Ile* qui nous masque la Mission. Mais voilà que soudain, telle une flottille de hardis pirates se lançant à l'attaque, une douzaine de canots, munis de puissants moteurs et drapeaux au vent, fondent sur nous. Rapides comme la gloire, en un instant ils nous rejoignent, et se mettent à exécuter d'audacieux circuits autour du canot épiscopal. Le bruit des moteurs, le tapage assourdissant de

la fusillade à bout portant, et le spectacle de ces rapides coursiers allant, venant, tournoyant sur eux-mêmes et se cambrant sur le lac à présent agité comme par une forte brise, cela produit une impression de transport, d'enthousiasme difficile à décrire.

En un mot, ce fut une réception digne de la Mission de l'Ile-à-la-Crosse, mère des Missions du Nord et « berceau d'évêques », comme on l'a appelée.

Sur le rivage commence le chapelet interminable des poignées de main. Là sont massés les fidèles de l'Ile-à-la-Crosse, du lac Canot, du Chagona, de la Rivière Epinette, et aussi quelques-uns venant de la rivière Souris.

Pour nous rendre à l'église, nous passons sous l'arc de triomphe élevé par les soins empressés, sinon artistiques, du R. P. Moraud. Ce bon Père est ravi du succès de la réception. Il me glisse à l'oreille en entrant à l'église : « N'est-ce pas qu'ils font les choses en messieurs, nos Montagnais ? »

Pendant la mission, à peu près même programme qu'à Beauval. Sermon deux fois par jour, grand'messe pontificale le dimanche, confirmation (75, dont un adulte, récent converti du R. P. Rossignol), enfin visite au cimetière, où reposent trois de nos Pères.

17 août, visite au Grand Portage La Loche.

Nous brûlons de nous rendre à l'extrémité nord-ouest du lac, pour voir le légendaire grand Portage. Son Excellence peut disposer d'un peu de temps ici, puisque les gens, ne parlant que le montagnais, ne l'assiègent pas autant qu'ailleurs. Il consent donc à nous accompagner dans cette excursion.

Nous atteignons le Portage à 2 heures de l'après-midi. Le Portage La Loche, situé au 56e degré de latitude, et au 109° de longitude occidentale, n'est pas autre chose que la hauteur des terres qui séparent les eaux coulant vers la Baie d'Hudson et celles qui se déchargent dans la mer Glaciale. De cette contrée, Mgr Taché écrivait : « Il semble, ici, tant le pays est plat et marécageux, que l'œuvre de la création n'est pas encore

terminée. La terre et les eaux ne sont pas complètement séparées. »

En mettant pied à terre au portage, nous nous prenons à rêver à la bruyante activité qui y régnait à certains temps de l'année.

Le grand Portage, c'était la voie suivie par les missionnaires et les caravanes de traiteurs, de trappeurs, d'aventuriers, de toute langue et de toute nationalité. D'une longueur d'environ 13 milles, ce portage retenait plusieurs jours à ses travaux forcés les malheureux obligés de le franchir avec armes et bagages.

Nous nous engageons sur le chemin, dans l'espoir de trouver quelques traces du passé. Mais ces solitudes, comme celles des vastes océans, gardent leurs secrets. La nature et les éléments effacent bien vite la trace de l'homme. Notre guide nous indique l'endroit d'une sépulture. Plus rien. La croix fut rasée par le feu. D'autres croix marquaient le lieu de repos de quelques autres aventuriers. Elles sont disparues également. Vanité des vanités, répétons-nous intérieurement en regagnant notre canot.

Mais j'oublie de vous citer une rencontre bien typique, faite sur le portage : celle de la vieille Rosalie. Voyez-vous ce point noir au détour du chemin là-bas ? Il se rapproche vite cependant, si vite que ce doit être un rude marcheur. Mais la distance diminuant, le Père Moraud reconnaît Rosalie. une montagnaise septuagénaire. Couverte de haillons, elle a la figure et les mains enduites d'une « crasse » peut-être aussi vieille qu'elle-même. Nous pourrions nous prononcer avec la même assurance sur la propreté de ses pieds, attendu que ses mocassins troués nous les laissent voir à découvert. Mais passons sur l'extérieur, cela compte si peu !

Après les. salutations d'usage, interprétées par le R. P. Moraud, elle raconte à Son Excellence que ses parents sont morts de froid et de faim dans l'Athabaska. Elle-même était âgée de dix-neuf ans. C'est alors qu'elle est venue vivre dans la région du Portage. Et continuant à s'adresser à Monseigneur : « Mon vieux dit qu'il ne

peut venir te voir, mais je crois que c'est un peu par paresse. Moi, je me suis dit : Il faut que j'aille voir le grand Chef de la prière. Or c'est lui qui vient à moi. Mon cœur est content. Je vais quand même me rendre à la maison du bon Dieu et dimanche je prierai avec toi. »

20 août : A la Mission du Portage La Loche.

Grand'messe pontificale. La cérémonie, commencée à dix heures, ne se termine qu'à 12 h. 45. Monseigneur a pris la parole en français, le P. DUCHARME en montagnais.

Dans l'après-midi a lieu la confirmation. Parmi les confirmands se fait remarquer un adulte de près de soixante ans. Américain d'origine, Robert Woods, c'est son nom, fut baptisé peu après sa naissance. A l'âge de trois ans, il perdit sa mère. Elevé par son père dans l'indifférence religieuse la plus complète, il garde néanmoins précieusement le chapelet que sa mère mourante lui a remis. Dans le Nord, entouré de compagnons sans foi ni loi, il se dit redevable à la sainte Vierge de n'avoir jamais donné dans les excès et les désordres de ses amis d'occasion. Jusqu'à l'an passé, toutefois, il s'est contenté de vivre dans son honnêteté naturelle, sans se préoccuper de religion. C'est alors que la sainte Vierge, achevant en cette âme son œuvre de miséricorde, lui a fait entendre des appels si pressants, qu'il s'est résolu à vivre en véritable chrétien. Comme preuve de ses courageuses résolutions, il a refusé d'être confirmé privément. « Je veux, dit-il, pratiquer ma religion et j'entends bien qu'on le sache autour de moi. »

Ce retour sincère à la foi nous fait toucher du doigt les bontés de Marie.

Victor BLEAU, *O. M. I.*